

Lectures bibliques : Proverbes 3, 13-20 et Marc 10, 17-22

La sobriété peut-elle être heureuse ? Curieuse question à l'entame d'une prédication protestante. Ne sommes-nous pas la confession chrétienne dont Max Weber a théorisé la propension à "l'ascèse intramondaine" ?

Le protestantisme, particulièrement dans ses versions calviniste et puritaine, construit son éthique en affinité avec les anciennes règles monastiques -prie et travaille- mais en change totalement le cadre et l'orientation : la discipline des passions à travers le mariage et la vie domestique au lieu du célibat; l'importance de la sobriété dans la vie et la gestion des biens matériels orientés vers l'épargne et l'investissement au lieu de la pauvreté; la régulation des conduites laissée à la conscience et à la responsabilité personnelle des individus devant Dieu et non soumises à une autorité ecclésiale à qui l'on promet vœu d'obéissance<sup>1</sup>.

Ce qui ne manque pas de piquant c'est que l'éthique du travail issue du calvinisme contribue qualitativement à la formation de l'esprit du capitalisme et quantitativement à son expansion dans le monde selon la thèse de Max Weber. Bien que stimulante, la thèse de Weber a été âprement discutée et... n'est pas l'objet de la prédication de ce matin.

Retenons une sobriété et une rigueur dans l'usage des biens de ce monde, qui ont fait les délices des caricaturistes. Un dessin du professeur Albert de Pury illustre ce propos : un pasteur, en chaire, mais pas du tout « bien en chair » joignait ses mains d'un air sévère pour déclarer sentencieusement : "en résumé, tout est possible tant que cela ne fait pas plaisir. »

Alors, la sobriété peut-elle être heureuse ? Curieuse question tout de même alors que les espèces vivantes, les ressources naturelles, le climat sont victimes de nos comportements prédateurs et de nos excès de consommation. Même si l'on n'est pas un chantre de la décroissance, il est difficile de ne pas prendre conscience de la nécessité d'un rapport différent au vivant et d'un changement de nos habitudes personnelles comme de nos systèmes de production.

Cette notion de sobriété est ancienne. Les philosophes de l'antiquité la rapprochait de celle de tempérance pour évoquer la maîtrise des désirs et des plaisirs afin d'assurer un ordre harmonieux. Les défis environnementaux l'ont remise au goût du jour et des livres tel celui de Pierre Rabhi « Vers la sobriété heureuse » ont contribué à la populariser. L'auteur plaide pour une modération de nos désirs, une sobriété libératrice et librement consentie afin de rompre avec un système aliénant dans lequel l'être humain se perdait lui-même en rompant le contact avec la nature.

Ces préoccupations ne sont pas celles de l'époque de Jésus. Pourtant, hier comme aujourd'hui, le « moins » est rarement assimilé au « mieux » :

« Une seule chose te manque : va, vends ce que tu as et donne l'argent aux pauvres ; ainsi tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi ». Mais le jeune homme, à ces mots, s'assombrit et il s'en alla tout triste parce qu'il avait de grands biens.

Il semblerait que la sobriété ne soit pas toujours nécessairement heureuse....

Mais peut-être m'objecterez-vous qu'il ne s'agit pas là de sobriété -au sens d'un usage modéré des choses- mais de radicalité : tout vendre, tout donner. Jésus exagère ! Comme souvent... Jésus va jusqu'à dire que ce qui manque à ce jeune homme c'est l'expérience du manque absolu et celle, corollaire, c'est important, du don aux plus démunis. Ce qui te manque, c'est de manquer ? Mais qui veut manquer ? Et pourquoi donc s'engager dans une telle démarche ?

Faudrait-il donc renoncer à toute possession pour devenir disciple de Jésus-Christ ?

C'est un choix possible : les ascètes, les ordres mendiants, certaines figures importantes du christianisme témoignent de cette attitude radicale. C'est un choix possible mais pas obligatoire : le Nouveau Testament souligne l'importance de la collecte ou du bénévolat comme moyen pour les croyants de faire l'expérience d'une communauté solidaire et vivant d'un Dieu de grâce qui fonde la générosité de chacun.<sup>2</sup>

Notre rapport à l'argent parle de notre relation aux autres et à Dieu. Quel effet produisent sur nous nos possessions, nos richesses ? Sont-elles facteurs de liberté, créatrices de relations ou au contraire obstacle, enfermement ? Certaines puissances exercent sur nous une emprise, l'argent en est une pour cet homme. Mais ce n'est pas la seule. C'est aussi à un idéal de perfection que Jésus l'invite à renoncer.

Cet homme vient vers lui avec une question intéressante : « Bon maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? » Il y a dans ce propos une contradiction porteuse de sens entre "devoir faire" et "hériter". Un héritage se reçoit, il suffit "d'être" : un parent de celui ou celle qui donne ou le destinataire choisi par un autre.

Mais l'homme veut "faire"... comme il a "fait" tout au long de sa vie, fidèle à l'enseignement qu'il a reçu : il a mis en pratique les commandements. Cette mise en pratique de la Loi en vue de garantir son salut le laisse insatisfait ; il sent confusément que quelque chose lui échappe. Il n'a pas la certitude que tout ce "faire" lui donnera la vie éternelle. Il est en quête d'une assurance pour cette vie-là, à présent qu'il a sécurisé sa vie sur terre avec des richesses qui le protègent -pense-t-il- de ses vulnérabilités et des accidents de la vie.

La carapace de cet homme est épaisse, elle l'enferme plus qu'elle ne le protège. Emmuré dans sa volonté de maîtrise, il ne voit pas le lien entre son accumulation des biens et sa peur de l'avenir. La richesse, l'agitation, la volonté de "faire" ne sont que des subterfuges, des échappatoires pour éviter d'affronter sa propre finitude. Et surtout cette logique de "l'avoir" fait obstacle ; elle fait obstacle à la relation avec Jésus mais aussi à celle avec les autres.

Luciano Manicardi, moine de la communauté œcuménique de Bose, rappelle qu'entre le 12<sup>ème</sup> et le 14<sup>ème</sup> siècle, le vocable "*pauper*" (pauvre) ne s'opposait pas à "*dives*" (riche) mais à *potens* (puissant). Le "peu"

<sup>1</sup> Encyclopédie du protestantisme, *Capitalisme*, Mario Miegge.

<sup>2</sup> Daniel Marguerat (dir.), *Parlons argent*, Labor et Fides, 2006, pp. 41 et suiv.

devient ainsi *renoncement au pouvoir sur les autres*<sup>3</sup> et donc possibilité d'une relation de reconnaissance et de respect mutuels.

Pertinence et actualité de ce propos lorsque, a contrario, on observe le pouvoir écrasant qu'exerce l'homme le plus riche du monde sur une démocratie, qui, outre-Atlantique, vacille sous les coups de son hubris destructeur. Et l'hubris, justement, ce n'est pas seulement la démesure : les Grecs liaient cette notion à un comportement qui écrase, piétine<sup>4</sup> et qu'on peut associer à des actes transgressifs violents...

Accepter le « peu », c'est reconnaître sa propre incomplétude, c'est consentir à dépendre en partie des autres.

Mais c'est aussi se réjouir de ce qui est là, le valoriser et en redécouvrir la beauté.

Le risque que court l'homme de l'évangile est de se définir par ce qu'il possède.

Ce que Jésus évite soigneusement de faire : *"Ayant fixé son regard sur lui, Jésus l'aima"*. Lorsque Jésus regarde dans l'évangile, il voit et il fait voir : la vérité de l'être, la bonté de Dieu. Ce regard est encouragement à accueillir sa propre vérité et à consentir à la relation. L'évangile selon Marc ne dit pas "Jésus loua son obéissance aux commandements et l'aima" mais *"ayant fixé son regard sur lui, Jésus l'aima"*. Sans condition, tel qu'il est en vérité, distinct de ses nombreuses richesses accumulées.

*"Va, vends et donne, viens et suis-moi"* dit Jésus. Quel programme !

"Va", comme il avait été dit à Abraham. Le début de la foi c'est de faire confiance, de se lever et de sortir de nos habitudes confortables.

"Vends et donne", donc allège-toi ; libère-toi de tout ce qui t'encombre, de ce qui fait obstacle à la vie, à la relation.

Fais de la place en toi et autour de toi... pour pouvoir accueillir Dieu dans ta vie.

Alors le temps, le souffle et l'espace te seront donnés pour me suivre.

Jésus n'invite pas à un idéal de perfection mais à un changement de logique : apprendre à recevoir, se mettre dans la position de celui qui manque, qui a soif de l'Autre/autre -Dieu, le prochain- au lieu de chercher sans cesse à remplir, à dominer ou à conquérir.

Ce dépouillement n'est pas une punition ou une mortification ; il vise à faire tomber certaines défenses, certaines peurs ou fausses assurances ; il vise à nous libérer de ce qui nous entrave ou nous distrait de l'essentiel.

Le "peu" alors n'est pas amoindrissement mais dilatation de l'être, ouverture à la rencontre, attention à l'autre. Pour Max Scheller, l'ascèse est la tâche qui incombe à l'être humain pour s'humaniser, pour cultiver sa richesse irremplaçable qu'est sa propre unicité, son visage, pour

recréer une culture de l'être, pour vivre la compassion et le partage.<sup>5</sup>

Alors, oui, la sobriété peut être heureuse ! Les récits bibliques sont de ceux qui nous ouvrent à une conception du bonheur différente d'une somme de plaisirs ou de biens à consommer.

*"Heureux l'homme qui trouve son plaisir dans l'enseignement de Dieu -la torah- et la récite jour et nuit"* dit le psaume 1.

*"Heureux celui qui a trouvé la sagesse, celui qui obtient l'intelligence !*

*Car le gain qu'elle procure est préférable au gain de l'argent, et ce qu'elle rapporte vaut mieux que l'or ; elle est plus précieuse que les coraux, et rien de ce que tu peux désirer n'a sa valeur"* nous rappelle le passage du Livre des Proverbes entendu tout à l'heure.

Il est important que la sobriété soit heureuse -et même joyeuse !- car sinon elle peut, elle aussi, être un exploit, un idéal de perfection à accomplir plutôt qu'une ouverture à la relation, une possibilité de lâcher prise, de se décentrer de soi-même.

Ce que Jésus offre à l'homme c'est une véritable rencontre qui lui confère une nouvelle identité : "viens et suis-moi", "deviens disciple" et témoigne à ton tour que l'appel de Dieu, l'appel du prochain, sont plus forts que les inquiétudes dont témoignent tes possessions accumulées.

L'homme n'est pas encore prêt, comme en témoigne sa tristesse. Il est encore possédé par ce qu'il possède. Mais la fin du récit est ouverte : quel chemin cet homme fera-t-il ? Nul ne le sait mais la Parole entendue et reçue est à l'œuvre.

Elle épure pour faire émerger qui nous sommes réellement ; à l'image du travail du sculpteur qui ôte du bloc ce qui est de trop pour qu'apparaisse la statue, ce que Michel Ange appelait la *nobilis forma*<sup>6</sup>.

La sobriété : le "peu" n'a pas seulement à faire avec l'essentiel, avec la liberté, avec Dieu et le prochain, mais aussi avec la beauté.

En cela elle rejoint la sagesse qui est non seulement précieuse -car elle contribue à une vie longue- mais dont les voies sont belles. Ce qui fait dire à sœur Myriam, diaconesse de Reuilly, « il y a dans la beauté une protestation devant tous les non-sens. La beauté communique une grâce, elle embellit et transfigure l'aujourd'hui ».

Bonheur d'une liberté qui se dit dans la capacité de se détacher,

Grâce d'une beauté qui proteste contre la laideur du trop-plein et de la prédation.

Que cette sagesse irrigue la longueur de nos jours....

Amen.

<sup>3</sup> *Ibidem* p. 137.

<sup>4</sup> Vincent Azoulay, le Monde, 29 décembre 2018.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 132

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 133.